

Conclusions de la séance consacrée à l'Histoire de la Médecine au Maroc*

par Jean-Charles SOURNIA **

Nous ne saurions trop remercier nos amis visiteurs pour l'érudition de leurs brillants exposés. Ils nous ont beaucoup appris, et je me réjouis de la passion qu'ils nous ont montrée pour l'histoire de leur pays : la reconstitution du passé d'une nation récemment indépendante prouve sa ferveur et son unité.

La paléopathologie marocaine, comme celle d'autres pays, nous réserve encore des surprises sur l'état de santé des premières populations.

L'histoire du Maroc romain et byzantin présente bien des lacunes. On connaît surtout les villes qui ont été abandonnées, comme Volubilis ; mais l'humanité aime conserver longtemps certains habitats, les maisons se superposant les unes aux autres rendent le travail archéologique impossible. Aussi sommes-nous frustrés de plus amples connaissances par des sites continuellement habités depuis des siècles, par exemple Saleh et Tanger.

La richesse médicale du Haut Moyen-Age arabe nous a été rappelée. Les médecins d'Andalousie et du Maroc ont été pour l'Occident européen de puissants véhicules et des enseignants originaux pour la transmission des vieux auteurs grecs et arabes. Je voudrais insister sur deux points particuliers de cette brillante période des Xe-XIIIe siècles.

Les Arabes ont importé dans la Méditerranée occidentale l'institution hospitalière. Dès le Xe siècle des hôpitaux existaient à Damas, à Alep, à Bagdad, plus tard au Caire : leur origine avait été empruntée aux Perses sassanides (le mot maristan est d'origine persane) et aux Byzantins. Ces hôpitaux étaient d'authentiques établissements de soins et d'enseignement, des sections particulières étaient réservées aux maladies mentales et à celles des yeux. Leurs fondations étaient dues à des particuliers qui satisfaisaient ainsi l'une des cinq obligations faites aux Croyants, celle de bienfaisance.

L'institution ne fut pas adoptée par l'Occident : jusqu'au XVIIIe siècle les hôpitaux étaient destinés aux pauvres sans logis, aux voyageurs. Ils soignaient peu, n'avaient pas

* Conclusions présentées à la séance du 28 mars 1992 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 103 rue de Rennes, 75006 Paris.

de corps médical permanent, n'enseignaient pas. Pour ne pas avoir compris cette leçon donnée par les Arabes, la médecine occidentale a perdu beaucoup de temps.

Un autre message des médecins arabes qui ne fut pas entendu portait sur l'unicité de la médecine. De nombreux auteurs ont écrit que tout enseignement de la médecine devait porter aussi bien sur les pratiques médicales que chirurgicales. L'art de soigner ne peut pas se dissocier. On sait ce qu'il advint dans plusieurs pays occidentaux, la France s'enlisa pendant des siècles dans des querelles stériles et dérisoires entre médecins et chirurgiens, jusqu'à la Révolution médicale opérée par Fourcroy en 1795.

Pour la longue période du XIII^e au XVIII^e siècle, on est frappé par le conservatisme des médecines arabe et française, quand on voit qu'on lisait et qu'on enseignait encore les textes de Razes et d'Avicenne, aussi bien à Rabat qu'à Paris, comme si Harvey et Morgagni n'avaient pas existé.

Je dois terminer par quelques réflexions sur la période moderne. Le docteur Charbonneau a évoqué avec chaleur, émotion et passion, l'œuvre réalisée au Maroc par le Protectorat français dans l'organisation des soins, dans la santé publique et la prévention : pendant les quelques décennies qu'a duré le Protectorat, l'amélioration de la santé de la population a été constante. La France a rendu ainsi au Maroc les services intellectuels et sanitaires qu'elle avait reçus des médecines arabes au Moyen-Age.

Cependant, je m'étonne d'une lacune de l'occupation française dans le domaine de la formation des professions de santé. Entre les deux guerres mondiales, une faculté de médecine avait été créée à Alger ; à Dakar une école formait des "médecins africains" pour toute l'Afrique noire francophone, une politique cohérente avait donc été mise en œuvre dans ces colonies. Au Maroc au contraire, les deux facultés de médecine ne s'ouvrirent qu'après l'indépendance. On peut s'interroger sur les causes socio-politiques de cette carence : à cause d'elle en 1955 le Maroc n'avait pas assez de cadres dans toutes les professions de santé, il sut vite rattraper le temps perdu.

Cet après-midi trop court nous a tous instruits, nous avons beaucoup à apprendre les uns des autres, et grâce à l'hospitalité marocaine bien connue, grâce à l'accueil chaleureux dont nos amis sont prodiges, je suis sûr de l'agrément que vous trouverez à de nouveaux échanges historiques au Maroc, en 1993, s'il plaît à Dieu.